Introduction au *Voyage à Bordeaux* de Claude Perrault

Étrange objet littéraire que le journal laissé par Claude Perrault (1613-1688) d'un voyage effectué de Paris à Bordeaux, du 12 septembre au 6 novembre 1669. Texte manifestement non destiné à la publication, parvenu comme fortuitement sous les yeux du lecteur qui prend pour ainsi dire le train en marche du côté d'Arpajon, alors que le voyage a déjà commencé, sans qu'il soit informé de son but, et qu'il est invité à quitter brusquement quelque dizaines de pages plus loin sur un point de suspension, au milieu d'une phrase inachevée, alors que le récit du retour vient à peine de s'amorcer. Texte cependant destiné à la lecture si l'on en juge par le soin d'écriture, peut-être tracé en vue d'une reprise ultérieure si l'on considère les passages plus relâchés ou laissés incomplets en attente d'une information à venir, comme la mention d'un tarif de concession laissé en blanc à propos des maisons de Rochefort. Pourquoi Claude Perrault, médecin, savant et architecte du siècle dit « grand » se déplace-t-il à l'automne 1669 avec trois inconnus et son frère Jean, en voiture de service royal, vers Bordeaux ? On n'en sait rien. Tout au plus peut-on supposer que, membre de l'Académie des sciences depuis sa création en 1666 et reconnu pour sa polyvalence, il fut envoyé par Colbert en mission d'inspection à travers le royaume, mission dont l'objectif majeur pouvait être le château Trompette à Bordeaux, forteresse alors en reconstruction, clé du contrôle exercé par le roi Louis XIV sur la capitale girondine après les troubles de la Fronde et d'une récente révolte contre l'alourdissement de la fiscalité. Toujours est-il que la compagnie suit d'abord un itinéraire qui mène en droite ligne vers Bordeaux en une succession de stations dont les noms font tinter les sonorités du pays de France : Étampes, Orléans, Chambord, Blois, Amboise, Tours, Richelieu, Poitiers, Niort, pour bifurquer soudain au nord-ouest en contournant le Marais poitevin jusqu'à Luçon afin de visiter Nicolas Colbert, frère du ministre et évêque du lieu, à qui l'un des voyageurs avait « à parler ». Puis s'égrènent les ports de la façade atlantique : La Rochelle, Rochefort, Royan et enfin Bordeaux. Il n'est pas dit cependant que cette ville fut initialement le terme prévu du voyage car Claude Perrault, retenu par la maladie et le décès de son frère, laisse ses compagnons poursuivre leur route vers Toulouse. Si le journal s'étend sur près de deux mois, le déplacement de Paris à Bordeaux dure dix-huit jours, autorisant des visites approfondies d'ensembles architecturaux, de bâtiments célèbres, de manufactures locales et de curiosités. Mission officielle, voyage d'étude, enquête sur l'état du pays, quoi qu'il en soit du motif exact du voyage, Perrault y trouve à exercer son attention dans les multiples domaines qui le retiennent, parmi lesquels viennent au premier plan la médecine, les sciences naturelles et l'architecture. La soif d'observer sans relâche la nature et de soumettre ses énigmes à l'épreuve du raisonnement afin d'accroître les capacités des arts et des sciences, il la partage avec son siècle tout entier. Il la partage avant tout avec sa famille : pas un débat de ce temps, en effet, auquel les frères Perrault n'aient pris part[1].

Qui sont ces touche-à-tout de génie qui ont laissé derrière eux, entre autres monuments, *Cendrillon* et la colonnade du Louvre, cette dernière pour partie du moins puisque l'attribution à Claude Perrault de ce rêve de grandeur incarné dans la pierre demeure controversé ? Des joutes

[1] Sur la famille Perrault, voir André Hallays, *Les Perrault*, Perrin et Cie, Paris, 1926.

théologiques autour de la question janséniste à la querelle des Anciens et des Modernes en passant par la théorie architecturale, les Perrault sont partout. Membres d'une famille bourgeoise hissée dans l'orbite du pouvoir, ils appartiennent corps et âme au siècle qui justement sanctionna cette dualité[2]. Le père, Pierre Perrault, vint de Touraine exercer la profession d'avocat au Parlement de Paris. Il eut huit enfants, six garçons dont l'un, François, mourut en bas âge, et deux filles, Marie qui mourut adolescente ainsi qu'une autre dont on ignore le prénom mais à laquelle Claude Perrault fait allusion dans le *Voyage* à propos d'une lettre envoyée au domaine familial de Viry, près de Savigny-sur-Orge. Une famille bourgeoise, empreinte de rigueur morale, intellectuelle et religieuse mais aussi complice dans les jeux de l'esprit faits de rimes et de pastiches, et sachant apprécier les plaisirs du monde, une famille dont la foi en Dieu n'a d'égale que la foi en la raison, où piété et critique forment les pendants d'obéissance à l'ordre social et de remise en cause systématique des savoirs tenus pour acquis. L'aîné des enfants, Jean, avocat comme le père, était au dire de Charles le plus doué des frères. C'est lui qui accompagne Claude dans son voyage et qui meurt à Bordeaux sous son regard impuissant. Puis vient Nicolas, le théologien, docteur en Sorbonne, brillant défenseur d'Antoine Arnauld lors de l'examen des thèses jansénistes soutenues par ce dernier sur la question de la grâce en 1656, comme lui expulsé de la docte institution mais par contrecoup, toujours selon Charles, inspirateur parmi d'autres des *Provinciales* de Blaise Pascal. Le journal du voyage fait état du rayonnement des querelles religieuses et de la renommée de Nicolas puisqu'à Bordeaux un médecin s'enquiert des nouvelles du théologien dont il a lu « le discours qu'il avait fait en Sorbonne pour la défense de M. Arnauld […]. » Mais à cette date Nicolas Perrault, décédé à l'âge de trente-huit ans, est mort depuis déjà sept ans. Voici ensuite Pierre qui reçut le même prénom que son père, receveur général des finances de Paris, défavorisé par un changement dans le recouvrement de l'impôt et ruiné pour s'être mis en créance vis-à-vis du trésor royal. Voici maintenant Claude dont la carrière se diffracte en trois directions : médecin, il s'engage dans le renouvellement de cette science alors en pleine révolution ; savant chargé d'étudier l'anatomie animalière pour l'Académie, il participe au formidable inventaire de toutes les richesses naturelles qui débute alors, au point d'y laisser la vie puisqu'il meurt d'une infection contractée lors de la dissection d'un chameau ; architecte, il s'attache à étayer l'art de bâtir sur des fondements rationnels[3]. Vient enfin Charles, celui par qui les talents intellectuels du « clan » Perrault purent s'affirmer au dehors et qui s'évertua à en perpétuer le rayonnement dans *Mémoires de ma vie*[4]. L'homme qui dans sa vieillesse écrivit les contes de notre enfance fut avant cela avocat, poète remarqué dans l'entourage de Nicolas Fouquet et, après la disgrâce de ce dernier en 1661, introduit auprès de Jean-Baptiste Colbert qui le fit bientôt contrôleur des bâtiments du roi. Dès lors il joue un rôle actif dans l'appareil d'État qui se met alors en place et utilise ce poste stratégique au profit de ses frères, sans succès pour Pierre, le receveur dont les déboires n'émeuvent pas le ministre de Louis XIV, mais imposant Claude et manœuvrant à ses côtés pour obtenir les chantiers de la colonnade du Louvre et de l'Observatoire.

Mieux qu'une famille simplement unie par une éducation commune et le partage des intérêts, les Perrault sont mus par une même vision du monde fondée sur la suprématie de la raison et la conviction que le réel est perfectible. Ce sont des polémistes brillants, faculté préparée par la profession paternelle d'avocat et illustrée par le souvenir durable laissé par Nicolas de ses interventions à la Sorbonne. Charles est aussi demeuré dans les mémoires par son opposition à Nicolas Boileau lors de la fameuse querelle des Anciens et des Modernes. Derrière leurs prises de parti se dessine la volonté commune de réfuter tout principe d'autorité assortie de la

[2] L'un des sujets de thèse soutenus par Claude Perrault durant ses études de médecine n'était-il pas : « Y a-t-il une vieillesse de l'âme, comme il y en a une du corps ? », *op. cit.*, p. 14.

[3] Antoine Picon, *Claude Perrault ou la curiosité d'un classique*, DAAVP, Caisse nationale des monuments historiques et des sites et Picard, Paris, 1988.

[4] Charles Perrault, *Mémoires de ma vie*, précédé d'un essai d'Antoine Picon : « Un moderne paradoxal », éd. Macula, Paris, 1993.

revendication de soumettre toute affirmation à la discussion. Une famille qui aspire à un univers de connaissance neuf, débarrassé des obscurités scolastiques, où l'homme serait maître d'une nature élucidée dans ses lois, une famille où le culte du raisonnement abstrait s'appuie sur l'observation et la mise en expérience dans le sillage de la révolution cartésienne. Cette attitude systématiquement critique imprègne chaque page du journal du voyage à Bordeaux qui illustre comment un esprit d'élite du Grand Siècle s'en allait au devant du réel.

Un carrosse à six chevaux

Quelle est cette société qui s'ébranle, en carrosse, de Paris vers Bordeaux, à la mi-septembre 1669 avec Claude Perrault ? Tout d'abord il y a Jean, le frère aîné dont la maladie se déclare en cours de voyage ; le nommé du Laurent doit avoir quelque charge importante en matière de justice car à Tours il recueille le serment des juges et consuls de la ville, ce qui les dispense de se rendre à Paris ; si l'on ignore tout du sieur Abraham, en revanche M. de Gomont est identifié comme un gentilhomme ordinaire du roi, gouverneur de Montdidier. Soit une compagnie de notables, qui reçoit les honneurs des villes traversées comme à Poitiers où le maire se déplace pour les saluer avant d'offrir un dîner auquel sont conviés les officiers de la place. Assurément, l'équipage composé d'un carrosse officiel, attelé de six chevaux et escorté de deux cavaliers a belle allure, au point que par méprise le peuple crie « Vive le roi ! » à son passage. Quelle différence avec le voyage en voiture publique relaté par Jean de La Fontaine qui, pour se rendre en Limousin, emprunte six ans plus tôt le même itinéraire jusqu'à la ville de Richelieu ![5] Là où le poète subit avec amusement la promiscuité d'un marchand muet, d'un notaire chanteur et d'une comtesse calviniste, autant de caractères qu'il croque avec le plaisir du dessinateur sur le vif, l'architecte partage son véhicule capitonné avec des hommes éminents dans l'administration du royaume, mais qu'il laisse sans visage. Contrairement au siècle « des grandes découvertes », curieux de tout et ouvert sur le monde, le temps du règne de Louis XIV est plus sédentaire : la Cour a depuis longtemps déjà cessé ses allers-retours entre la Loire et Paris, le roi se fixe à Versailles, l'ambition suprême consiste à vouloir vivre toujours plus près de ce foyer d'où l'ordre rayonne sur le monde ; le voyage se limite à la promenade au jardin dont le souverain donne le mode d'emploi et qui forme à lui seul une image du monde parfaitement ordonné.[6] Le XVIIe siècle voyage peu et a peu à raconter : le jeune Racine se rend à Uzès forcé par l'intérêt, la marquise de Sévigné est toujours en mouvement après sa fille mais les potins mondains la retiennent davantage que les réalités rencontrées en route, Chapelle et Bachaumont inventent le tourisme gastronomique. À cinquante-six ans Claude Perrault quitte pour la première fois l'Île-de-France. Moins spirituel que La Fontaine, moins lyrique que Racine, moins psychologue que Mme de Sévigné, indifférent à la bonne chère, il est sans conteste le plus rigoureux dans ses observations. Considérant ce qui s'offre à lui avec l'œil naïf du voyageur novice corrigé par le regard aguerri du déjà vieux savant, il donne un témoignage de première main sur les conditions du voyage à la fin du XVIIe siècle. L'avancée entre deux étapes dépend de la qualité des chemins qui s'avèrent loin de l'idéal auquel aspire le surintendant Colbert en tant que promoteur du commerce : ici ce sont quatre heures nécessaires pour avancer de deux kilomètres, les passagers mettent pied à terre pour alléger la voiture, la nuit les surprend, ils continuent aux flambeaux, et quand ils demandent de l'aide à une maison isolée c'est la pointe d'un fusil qui répond ; s'ils s'avisent de prendre un guide, celui-ci se révèle le plus souvent incapable. La route s'interrompt d'ailleurs à cause des cours d'eau qui se franchissent sur un bac et qui valent parfois mieux que la voie de terre : c'est en embarquant leur voiture sur un bateau que Perrault et ses compagnons quittent le Marais poitevin pour La Rochelle, c'est sur la chaloupe du roi qu'ils passent de Blaye à

---

5 Jean de La Fontaine, *Relation d'un voyage de Paris en Limousin, Œuvres*, éd. Complexe, Bruxelles, 1995, p. 168 à 205.

6 Marc Boyer, *L'invention du tourisme*, coll. Découvertes, éd. Gallimard, Paris, 1996 ; *Manière de montrer les jardins de Versailles, par Louis XIV*, éditions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1992.

Bordeaux en remontant la Gironde. Les auberges fournissent des haltes souvent inconfortables, où il est utile d'apporter ses propres couverts car ceux qui sont fournis peuvent s'avérer défectueux. Néanmoins, l'agrément d'un nom ayant pouvoir d'édulcorer une rude réalité, elles revêtent des appellations poétiques, teintées d'un léger mystère, qui charment l'attention du voyageur et sollicitent sa mémoire : *Aux trois rois*, *Aux trois piliers*, *Aux trois pigeons*, les hôtelleries de ce temps paraissent vouées à quelque divinité trinitaire, celle des carrefours à trois voies sans doute, quand elles ne sont pas explicitement dédiées à une figure de la religion dominante comme cette *Hôtellerie Sainte-Marthe* à Tours, ou au chic parisien de ce *Petit Louvre* à Fontenay-le-Comte ; elles peuvent aussi s'orner d'une désignation qui a perduré, telle l'*Hôtellerie du Chapeau rouge* d'où vient le nom du plus fameux cours bordelais. Quant à la vie dans ces auberges, l'image qu'en donne Claude Perrault est proche de certains films de cape et d'épée inspirés des romans d'Alexandre Dumas : mal fréquentées, bruyantes, malodorantes, elles n'ont pas beaucoup changé depuis le règne de Louis XIII, à l'instar de cette maison où « les valets gascons de plusieurs gens d'épée » se distinguent par leur tapage, ou bien telle autre, tenue par un couple qui entend faire payer au prix fort la présence du malade. Cependant, quand on a la chance d'appartenir à la haute société et de voyager en carrosse royal, on a aussi la possibilité de se faire recommander et de passer la nuit dans les châteaux. À travers le royaume apparaît toute une société d'administrateurs de l'État qui constituent autant de relais du pouvoir, recevant et facilitant le séjour des envoyés de Paris, en commençant par leur faire des présents, généralement du vin, et par les « haranguer », c'est-à-dire les accueillir par des discours comme des personnages officiels qu'ils sont. À Tours, Claude Perrault et ses compagnons visitent l'intendant et l'archevêque, à Poitiers c'est le lieutenant criminel, en charge de la justice, qui prête son carrosse pour un tour de la ville, à La Rochelle le procureur du roi offre le même service tandis qu'à Bordeaux c'est Henri Daguesseau, l'intendant de la province, qui met ses moyens à la disposition de l'académicien et de son frère.

Oeil de médecin

Le voyage met les corps à rude épreuve au point que, réalité du temps ou obsession professionnelle, le récit de Perrault accumule les mentions de blessures, d'indispositions et de maux les plus variés. Le journal prend parfois les allures d'un défilé de plaies, bosses et maladies. Il en deviendrait presque comique, à la manière picaresque du roman de Paul Scarron, s'il ne s'acheminait vers la mort de Jean : à Lasse, dans la région d'Arpajon, le frère de M. de Gomont vient à la rencontre du groupe en litière car il souffre d'une mauvaise blessure à la jambe ; plus loin c'est l'hôtesse du groupe, Mme Robichon, qui souffre de colique ; voici bientôt l'équipage arrêté de nuit pour assister une personne malade au motif que son « train devait être d'un grand seigneur et que d'ordinaire les grands menoient des médecins avec eux […]. » ; à Brouage le commandant de la place se fait excuser car il se sent mal ; lors d'une halte dans une auberge, M. de Gomont sort la nuit dans la cour et tombe dans une fosse d'où il sort très contusionné ; à Bordeaux, le 1er octobre, la voiture verse, blessant Claude Perrault assez sérieusement à la tête. Toutefois, c'est l'évolution de la maladie de Jean Perrault qui traduit l'attitude médicale de son frère tout en imprégnant le récit d'une note funèbre. Depuis les premiers symptômes apparus le 27 septembre à Royan jusqu'au décès le 30 octobre à Bordeaux, le narrateur ne se départit jamais de sa distance scientifique et sa relation semble davantage d'un médecin à l'étude que d'un frère éploré. « Fièvre », « assoupissement » et « rêverie » forment les trois indices récurrents, accompagnés de nausées, vomissements, tremblements, frissons et convulsions, signes cliniques concordant avec le tableau de la fièvre typhoïde, mal qui pourrait avoir emporté Jean. En effet, la fièvre s'élève progressivement de jour en jour, puis se maintient très élevée avec des pics en fin de journée, l'« assoupissement » correspondant au « tuphos », c'est-à-dire à l'état de prostration et d'inertie du malade, la « rêverie » – que le dictionnaire de l'Académie de 1694 définit justement comme un « délire causé par une maladie ou autre mal » – évoquant la divagation tranquille qui

caractérise la fièvre typhoïde[7]. Curieusement, Claude Perrault ne mentionne pas le pouls qui constituait pourtant un indicateur majeur de la médecine d'alors. À travers ces notations apparaissent en toile de fond les enjeux médicaux de la fin du XVII[e] siècle, engagé dans la compréhension du corps humain comme du reste de la nature. Ainsi, sur la route, le 18 septembre, passé le village de Sainte-Catherine en Touraine, surgit de la nuit un chirurgien qui se borne à répéter des aphorismes d'Hippocrate dont Perrault raille l'inefficacité. Outre l'ironie qui marque l'esprit Perrault, pré-voltairien face aux attitudes irrationnelles et superstitieuses, voire charlatanesques à l'exemple de ce soi-disant opérateur de la pierre rencontré à Bordeaux, affleure dans ses propos l'opposition entre tenants de la tradition et rénovateurs au sein du milieu médical. La médecine, jusqu'alors dominée par la doctrine des tempéraments et des humeurs, rangée parmi les arts libéraux, adossée aux humanités et respectueuse de la référence aux préceptes de Galien et d'Hippocrate, se voit bousculée, à commencer par la mise en évidence de la circulation sanguine par William Harvey en 1628. René Descartes publie son *Traité de l'homme* à Paris en 1664. La médecine de l'avenir repose sur l'observation anatomique et l'expérimentation, une vision mécaniste de la physiologie et une pharmacopée chimique. Par appartenance intellectuelle Claude Perrault compte parmi les modernes qui se recrutent d'abord à la faculté de Montpellier, contre Paris, puis à l'Académie des sciences. Dans ce combat il partage sur le fond les opinions de l'adversaire de son frère Charles sur le plan littéraire, Nicolas Boileau, auteur d'un *Arrest burlesque donné en la grand' chambre du Parnasse, en faveur des maîtres-es-arts, médecins et professeurs de l'université de Stagyre au pays des chimères : pour le maintien de la doctrine d'Aristote*[8]. Cependant, Claude Perrault se montre prudent et son nom n'apparaît en aucun endroit des nombreuses querelles qui éclatent à partir de 1650 sur la circulation sanguine, la médecine chimique ou la transfusion sanguine[9]. Face à la maladie de son frère il apparaît totalement démuni, se contentant de l'observer et s'en remettant sans conviction à l'avis de ses confrères qu'il convoque en assemblée à son chevet, acceptant un aussi curieux remède qu'un pigeon éventré apposé sur le cœur du malade ! Les conférences des meilleurs médecins de Bordeaux paraissent tout droit sorties de Molière, jusqu'au diagnostic concluant que « la maladie avait beaucoup de malignité, qu'elle n'était pas sans danger et qu'au moins elle devait être longue », sentence que l'auteur du *Malade imaginaire* aurait pu utiliser comme réplique, telle quelle. Les traitements administrés à Jean Perrault reflètent l'incertitude de la théorie médicale, balançant entre les saignées et l'application de ventouses qui relevaient de la doctrine des humeurs et des tempéraments, et la prise de laxatifs et de vin émétique, préludes d'une médecine chimique. Sans améliorer l'état du patient, ces tortures avaient pour seul effet d'aggraver ses souffrances. C'est une médecine toute remuante de découvertes scientifiques opposées aux pesanteurs doctrinales qui affleure à l'occasion de ce voyage, jusqu'à des affirmations saugrenues qui montrent un véritable dénuement scientifique face aux phénomènes inhabituels, à l'exemple de ce médecin bordelais soutenant qu'une femme avait accouché d'un monstre à visage de singe par « l'effort que son imagination avait fait en voyant un fagotin[10]. » Question à ce point sérieuse qu'elle agita la communauté scientifique bordelaise durant plusieurs mois !

Rituels et dévotion

À côté du témoignage sur la médecine du temps, la maladie et la mort de Jean Perrault fournissent matière à observer la vie religieuse. Recueil de la confession et sacrement de l'extrême-onction sont suivis du rituel des funérailles. Perrault consigne tout de leur organisation et de leur déroulement avec une minutie quasi-ethnographique. Cet enregistrement factuel,

---

[7] Cette hypothèse de diagnostic a été aimablement formulée par le docteur Guy Bossis à partir d'une lecture clinique du texte.

[8] Nicolas Boileau, *Œuvres*, coll. Bibliothèque de la Pléiade, éd. Gallimard, Paris, 1966, p. 327.

[9] Antoine Picon, *op. cit.*, p. 37.

[10] Fagotin : singe que l'on exhibait dans les spectacles de rue.

débarrassé de toute émotion, comme façonné par la prise de notes au cours des séances de dissection de l'Académie, s'applique à tous les gestes de la vie quotidienne et permet de reconstituer le comportement religieux de l'auteur, vraisemblablement partagé par sa famille et plus largement par sa classe sociale. La visite des églises n'a pas pour seule fin d'admirer leur architecture ; les messes rythment le voyage, chaque journée débutant par un office. Les interdits, notamment alimentaires, sont respectés et les coutumes locales jugées suffisamment dignes d'intérêt pour être rapportées, comme cette observation faite à Luçon de s'agenouiller au passage de l'évêque. C'est la religiosité de la France de 1670 qui transparaît dans ses manifestations concrètes : dans une hôtellerie, à Yves, au sud de La Rochelle, des pères de l'Oratoire troublent le repos des voyageurs par leurs rires sonores, rigolades dans lesquelles Perrault entend non sans humour l'écho de l'*Introduction à la vie dévote,* l'ouvrage à succès de saint François de Sales, publié en 1608 et réédité quarante fois du vivant de l'auteur, invitation à concilier vie mondaine et amour de Dieu. Être suspecté d'irréligion était la pire des positions, selon une casuistique développée par Molière dans son *Tartuffe* explicitement cité par Perrault à propos de ces moines qui se font une obligation de rire : s'ils se montraient accablés, ou seulement détendus, ils seraient facilement soupçonnés de feindre l'attitude dévote ! Jeu de masques d'actualité puisque la pièce de Molière, créée en 1664 mais aussitôt interdite, venait d'être autorisée ce printemps 1669. C'est que la question religieuse se pose alors en termes politiques, le règne de Louis XIV se caractérisant par la réaffirmation de la souveraineté de droit divin ainsi que l'exprimera Bossuet dans sa *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte* et la persécution des protestants qui culmine avec la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Quand il aborde le Poitou, la Vendée et les Charentes, l'itinéraire de Paris à Bordeaux est jalonné de traces toujours visibles des guerres de Religion, qu'il s'agisse de l'église de Saint-Maixent, de la cathédrale de Luçon ou de l'abbaye de Saint-Michel-en-l'Herm, toutes ruinées. À La Rochelle, le siège de 1627-1628 est encore dans toutes les têtes et l'on visite le « nouveau temple », l'église cathédrale occupant l' « ancien ». Dans cette région de culture réformée Perrault semble sur ses gardes, son impassibilité laissant filtrer une pointe d'inquiétude lorsqu'il signale une hôtellerie pleine « de Huguenots », tout à fait à l'opposé, encore une fois, de La Fontaine se moquant gaiement de sa calviniste de compagne de route.

La grande affaire de l'architecture

Avec la médecine et la science naturelle, l'architecture est la grande affaire de Perrault. Si le *Voyage à Bordeaux* répond à quelque mission politique il est aussi l'occasion d'une visite systématique des constructions majeures, modernes, médiévales et antiques, qui se présentent en chemin. Le programme prend la dimension d'une véritable enquête, à la manière de celles qu'orchestre Colbert en cette fin du XVIIe siècle : en 1664 il fait inventorier les infrastructures de transport du royaume, en 1678 il demandera à l'Académie d'architecture d'analyser l'état des églises ainsi que l'origine des pierres utilisées pour leur construction[11]. Ainsi, il n'est pas exclu que le voyage à Bordeaux soit lié à la nomination de Claude Perrault en 1667 à l'Académie des sciences et au projet de traduire le *De architectura* de Vitruve dans le cadre de cette institution. Quoi qu'il en soit, Perrault aborde les bâtiments à travers les problématiques soulevées par cette entreprise. Paradoxale pour un moderne, la tâche de traduire l'illustre architecte latin vise à fonder l'art de bâtir sur des règles stables, établies d'après l'antique. Rappelons que l'Académie d'architecture sera inaugurée en 1671 sous la direction de François Blondel avec la mission d'établir une doctrine officielle, de l'enseigner et d'assurer un contrôle du bâti au service de l'État. Conformément à son attitude scientifique, Perrault entend se servir de l'étude de Vitruve, de l'examen de la question des proportions et de l'ordonnance, pour émettre un doute radical sur le caractère « naturel » des proportions architecturales, soi-disant tirées du corps humain mais le

[11] Antoine Picon, *Architectes et ingénieurs au Siècle des Lumières,* Parenthèses, Paris, 1988, p. 37.

plus souvent sorties de la fantaisie des architectes. De fait, dans son *Abrégé des dix livres d'architecture de Vitruve* publié en 1674, il en appelle à une nouvelle fondation de l'art architectural qu'il formulera en 1683 dans son *Ordonnance des cinq espèces de colonnes selon la méthode des anciens* en proposant un système simple de proportions par modules arithmétiques. Comme en médecine, comme en science naturelle, le savant privilégie l'observation : regarder, étudier, comparer et rapporter les bâtiments, c'est aussi ce à quoi il s'emploie dans son voyage vers Bordeaux. Cohérente avec l'esprit d'investigation scientifique, la pratique du relevé de bâtiments anciens est alors neuve et trouvera un achèvement en 1682 avec la publication des *Edifices antiques de Rome* par Antoine Desgodets, recueil qui révèle des variations considérables dans les compositions architecturales antiques, supposées obéir à une règle unique. Jusqu'alors tournée vers l'étude des textes, la théorie architecturale commence à s'appuyer sur une démarche archéologique, d'observation et de relevés de terrain : sous les auspices de l'Académie d'architecture, Charles Perrault entreprendra de faire relever des monuments anciens, le théâtre de Marcellus ou la cathédrale de Bayeux, inaugurant en quelque sorte le regard qui conduira à la notion de « monument historique », aux tournées d'inspection de Prosper Mérimée ainsi qu'aux *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France* du baron Taylor, jusqu'à l'aboutissement de notre « patrimoine culturel ». Pour l'heure cependant, le royaume de France n'a nul motif de nostalgie, il est tout tendu vers l'avenir et l'intérêt de Perrault est exempt de valeurs nationales ou sublimes : il n'est pas question ici d'inventorier des « lieux de mémoire » mais d'évaluer les exemples du « bon goût » dans la perspective d'en décrypter la rationalité afin de la traduire en formules mathématiques applicables aux constructions à venir[12]. La préoccupation de la traduction de Vitruve et la focalisation de l'attention sur l'ordonnancement l'amènent, contrairement à une méthodologie bien conduite selon les critères actuels des conservateurs de l'Inventaire général, à négliger les volumes d'ensemble et les effets de masse pour étudier les édifices en vision rapprochée, plongeant d'emblée à l'échelle du système constructif comme à l'église Sainte-Croix d'Orléans où le retiennent la couverture du clocher et le dispositif ingénieux d'évacuation des eaux de pluie.

Loin d'une vision touristique, ce regard est celui d'un savant qui cherche des éléments de réponse à un problème préalablement posé. Pourtant, l'itinéraire vers Bordeaux suit la route des châteaux de la Loire, l'un des berceaux du voyage de plaisance. Désertés par la personne royale et sa suite, les chefs-d'œuvre de la Renaissance paraissent déjà disposés aux visites des groupes de curieux dont Perrault et les siens constitueraient des précurseurs. Bien qu'il reconnaisse à Chambord son caractère majestueux, le château féodal habillé à la mode Renaissance lui répugne par son irrégularité et, s'attachant à son objet de prédilection, il critique le renflement des colonnes « à la manière de L. B. Alberti », c'est-à-dire outrepassant la mesure classique, et préfère noter scrupuleusement la structure de son escalier fameux. Blois, ce raccourci d'architecture française du Moyen Âge au classicisme, retient son attention par son non moins fameux escalier mais aussi par l'aile Gaston d'Orléans construite entre 1635 et 1638 par François Mansart. Amboise le voit s'attarder aux chapelles ainsi qu'aux escaliers sans que le site ne lui évoque la captivité du surintendant Fouquet, à la différence encore une fois de La Fontaine qui s'épanche longuement sur son ancien protecteur disgracié. Il est vrai que pour avoir accueilli favorablement les premiers vers de Charles, Fouquet n'a pas eu pour les Perrault le rôle de mécène qu'il a joué pour La Fontaine. De plus, prudence, réserve ou indifférence, l'histoire, contemporaine ou pas, n'émeut nullement le théoricien de l'architecture. Le site de Richelieu, construit de 1631 à 1637 par l'architecte Jacques Lemercier pour le ministre de Louis XIII, rassemblait une ville nouvelle et un château. Il perpétuait la tradition des villégiatures du bord de la Loire tout en préfigurant la perfection de Vaux-le-Vicomte et de Versailles. La sobre description que Perrault donne de la cité laisse deviner sa satisfaction esthétique devant un ouvrage aussi régulier ; le château le séduit par sa symétrie et la richesse des collections d'œuvres d'art, sculptures antiques et peintures.

[12] Dès sa seconde séance, le 7 janvier 1672, l'Académie d'architecture se propose de « savoir ce que c'est qu'on nomme le bon goût », Antoine Picon, *op. cit.* [note 3], p. 138.

Néanmoins, il note au passage une entorse à la convenance dans un ensemble de colonnes dont le défaut lui frappe l'œil. De ce vaste domaine ne subsistent plus aujourd'hui que le parc et un pavillon à dôme tandis que les centaines d'œuvres d'art ont été dispersées, au mieux dans les musées, à commencer par les esclaves de marbre sculptés par Michel-Ange pour le tombeau du pape Jules II qui se trouvent au Louvre[13]. Mais Richelieu n'est pas le seul château décrit par Perrault à avoir été détruit. Ainsi de celui de Bonnivet-en-Poitou qui passe pour avoir inspiré à François Rabelais la description de sa libre abbaye de Thélème, démoli à la fin de l'Ancien Régime et qui, en cette fin du XVIIe siècle, était en cours de réfection. Là encore l'œil de l'homme de l'art s'attache à l'étude des ordres et de l'escalier, organe de distribution dont la complexité technique requiert ses compétences en géométrie.

Avec son parcellaire médiéval et ses rues tortueuses, Poitiers offre un piètre aspect aux yeux de Perrault pour qui le mot « pittoresque » ne signifie rien. Pourtant, en visiteur consciencieux il se rend d'abord à l'église Saint-Hilaire, bâtie au XIe siècle, et remarque l'originalité du raccordement de la nef principale aux murs latéraux par une série de coupoles sur pendentifs, puis à Notre-Dame-la-Grande où il dispute le point d'identifier le portrait équestre logé dans une arcade. Hormis l'étude de ses procédés constructifs et de la perpétuation des éléments antiques, l'art médiéval n'intéresse manifestement pas les classiques. Autre halte obligée, l'ancien palais ducal construit à la fin du XIIe siècle pour Jean de Berry. L'itinéraire suit à peu près les mêmes stations que propose un guide touristique actuel : église Sainte-Radegonde, vestiges de l'abbaye Sainte-Croix et baptistère Saint-Jean dont la destination originelle était perdue à l'époque de Perrault, laissant le champ aux interprétations morbides qui visaient à dénigrer les horreurs du paganisme pré-chrétien, mais maintenant reconnu comme un baptistère par immersion du IVe siècle, soit le plus ancien exemple d'architecture chrétienne de France[14]. En revanche le guide ne mentionne pas ces « Arènes », amphithéâtre antique ruiné dont Perrault examine la maçonnerie, lui dont le poème *Les murs de Troye ou l'origine du burlesque* annonçait dès 1653, dans la complicité rimailleuse de ses frères et sur le mode facétieux, l'attrait pour la construction.

Le parcours continue par Niort où se visitent le château et les halles, par Fontenay-le-Comte, Luçon et La Rochelle. Les installations de Rochefort, qui forment de nos jours un site remarquable du premier patrimoine architectural industriel, étaient alors un chantier en pleine effervescence, ouvert en 1665 sur ordre du roi et à l'initiative de Colbert pour constituer un port militaire doté d'un arsenal sur l'océan Atlantique. C'est sous la conduite de Colbert du Terron, un neveu du ministre, que Perrault inventorie les équipements conçus par le chevalier de Clerville, ingénieur, et François Blondel, son confrère et adversaire sur les questions de théorie, appelé à diriger l'Académie d'architecture. Parmi les nombreux éléments du dispositif portuaire auquel travaillent deux mille ouvriers, la corderie, bâtiment tout en longueur qui a fait ces dernières années l'objet d'une restauration, devait fournir les cordages de la marine jusqu'à la Révolution. Féru de machines à l'instar de tous les esprits curieux de son siècle pour qui la mécanique est une véritable science, notre homme observe le processus industriel de la fabrication de ces cordages dans ses différentes phases. La fonderie, les forges, l'arsenal, le magasin des poudres, le hangar aux gréements, aux futailles, la forme destinée à accueillir les navires pour réparation et la ville elle-même dans sa rigueur orthogonale, surgissent sous la plume du voyageur dans le moment de leur construction, comme les préparatifs d'un épisode à venir, à savoir la lutte avec l'Angleterre au siècle suivant pour l'hégémonie au delà des mers. Plus ancienne que les installations de Rochefort mais appelée à jouer un rôle d'annexe, la place forte de Brouage s'élève de quelques mètres sur le paysage uniformément plat des marais gâts. Battue par les vents de l'océan, elle fait alors déjà figure de ville fantôme : bastions, courtine, constitution des parapets, absence de contrescarpe et nombre de guérites, Perrault passe en revue ses caractéristiques d'édifice militaire.

---

13 Louis Réau, *Histoire du vandalisme, les monuments détruits de l'art français*, édition augmentée, collection Bouquins, éd. Robert Laffont, Paris, 1994, p. 595.

14 *Guide de tourisme, Poitou Vendée Charentes*, éd. Michelin, Clermont-Ferrand, 1999, p. 177 et suivantes.

À Bordeaux, retenu par l'agonie de son frère durant tout le mois d'octobre, il étudie assidûment les édifices remarquables de cette ville, largement refaçonnée au XVIIIe siècle, de sorte que l'hôtel de ville et la bourse dont il est question n'existent plus, ainsi que le château du Hâ, tandis que l'église Saint-André dont il analyse la construction demeure toujours visible. Le château Trompette, rebâti et agrandi sur l'ordre de Louis XIV, voit un bastion s'effondrer durant le séjour de Perrault. Colbert lui demande alors par lettre d'apporter ses compétences pour remédier à l'accident. Construite au bord de la Garonne en 1453 à la demande du roi Charles VII, la forteresse matérialisait la victoire de la monarchie en Guyenne à la fin de la guerre de cent ans. Mais, sous la domination du Roi-Soleil le dispositif de contrôle sur la ville reprend de la vigueur. La « Bastille bordelaise » sera détruite à partir de 1785 sur ordre du roi Louis XVI alors que Bordeaux connaît de grands travaux d'aménagement sous la conduite de l'architecte Victor Louis[15]. La cité possède aussi des vestiges antiques qui servirent directement à l'édition du Vitruve. Perrault se livre à des exercices d'épigraphie et s'intéresse à la statuaire antique, en particulier à cette « Messaline » découverte vers 1610 dont il fera état dans la seconde édition de son Vitruve et qui finit au fond de la Gironde alors qu'on la transportait à Versailles en 1686. Le monument le plus marquant rencontré par Perrault dans son observation de l'antique est sans nul doute l'ensemble dit « Piliers de Tutelle » qui servent alors de jardin à un cabaret. Perrault en fait le relevé et tente de retracer la carrière de l'édifice par un raisonnement archéologique orthodoxe : « Il est bien difficile de juger ce qu'il était, car il ne peut passer ni pour temple ni pour basilique, et il n'y a point d'apparence qu'il ait été couvert que de charpenterie […]. » Il reviendra longuement sur ce bâtiment dans son édition de Vitruve sans décider plus avant de sa fonction[16]. Erigés à l'emplacement de l'actuel Grand-Théâtre, les Piliers de Tutelle entraient dans la composition du forum de la ville romaine placé au croisement du *cardo* et du *decumanus* antiques, à savoir la rue Sainte-Catherine et le cours de l'Intendance. Quant au nom de « Tutelle » (*Tutela*), il évoque les divinités protectrices des cités romaines. En 1677, soit huit ans après le passage de Perrault, le roi Louis XIV fit abattre l'édifice afin de faciliter les travaux de fortification de la ville. Spon, un « antiquaire » lyonnais, proteste alors en vain tandis que Perrault, bien que qualifiant le monument d'« un des plus magnifiques et des plus entiers qui fussent restés en France, de tous ceux que les Romains y ont autrefois bâtis », ne manifeste aucune réaction de protestation, fidèle en cela à la distance, au détachement, voire à la froideur qui le caractérise, à moins que l'attitude de retrait ne soit due à la pusillanimité devant le pouvoir. Enfin, autre monument bordelais antique, l'amphithéâtre du palais de Gallien a laissé quelques vestiges dont Perrault observe la structure et la maçonnerie tout en trouvant motif à discuter Vitruve, référence obligée de toute l'architecture classique.

Une traversée du pays

À plus de trois siècles de distance, le *Voyage* de Perrault apporte une série d'images de la France du Grand Siècle, comme un documentaire qui serait resté inachevé. Ce journal est celui d'un homme de l'art, un aide mémoire ponctué de dessins dans la tradition de Villard de Honnecourt, l'architecture s'affranchissant en ce XVIIe siècle du seul empirisme artisanal pour se conforter des ressources de la géométrie. Le texte, essentiellement descriptif et dénotatif, est relayé par des croquis ponctués de repères à la rythmique symétrique, AA, AB, BA, BB, dans lesquels s'annonce une esthétique toute mathématique. Ton littéraire neutre et prise de notes dessinées ressortissent à la méthode scientifique mise en œuvre lors des séances de dissection animale à l'Académie des sciences : le *Voyage* montre comment une vision théorique unique, rationnelle, s'applique aux objets les plus divers pouvant en droit s'étendre à toutes les créations de l'univers. Fragments d'édifices, marais salants, antiquités, instruments chirurgicaux, relevés

---

15 Louis Réau, *op. cit.*, p. 199.

16 Claude Perrault, *Les dix livres d'architecture de Vitruve*, Paris, 1684, p. 217 (réédition en fac-similé, éd. Mardaga, Liège, 1996).

épigraphiques, monstres, fontaines magiques, l'inventaire puise son origine dans le merveilleux médiéval, relève encore du cabinet de curiosités et annonce déjà *L'Encyclopédie*. En plusieurs passages affleurent des bribes de récits échappés du Moyen Âge, résurgences vite commentées et contredites par le discours de la raison. Ainsi, à Amboise, Perrault délaisse le château pour disserter sur un bois de cerf d'une taille extraordinaire, occasion pour lui de se livrer à un raisonnement d'anatomiste et d'émettre des hypothèses vraisemblables quand La Fontaine, devant la même curiosité, sentait frémir la rime tout en laissant la question ouverte de savoir si cet objet devait être tenu pour artificiel ou naturel :

> *Quand bien ce cerf aurait été*
> *Plus ancien qu'un patriarche :*
> *Tel animal, en vérité,*
> *N'eût jamais su tenir dans l'Arche.*

Perrault appartient à la famille des démystificateurs qui démontent point par point les fables auxquelles les hommes aiment croire. Ici il prouve l'inanité de telle croyance, là il infirme telle légende attachée au génie du lieu. Il a fort à faire car la France de cette fin du XVIIe siècle est encore frémissante de superstitions ancestrales : on y rencontre un sarcophage qui fait disparaître les cadavres en vingt-quatre heures, des géants à plusieurs reprises et parfois l'histoire s'enracine dans le mythe qui sourd du paysage, de préférence sous forme d'une fontaine, à l'exemple du château de Lusignan dont la dynastie avait régné sur Jérusalem et Chypre et descendait de la fée Mélusine. Mais l'esprit scientifique ne se fait pas seulement redresseur de croyances populaires, il s'étonne devant le simple phénomène naturel, observant à Royan comment « la mer en se retirant laisse sur le sable des traces en ondes mais aussi en point de Hongrie ou chevrons brisés ». L'effet de continuité de l'histoire, d'épaisseur du temps, se vérifie aussi dans la langue, avec saveur. D'ailleurs, Perrault prend soin de noter qu'en Poitou on parle le français, ce qui ne va pas de soi en ce temps où la langue française s'unifie. Parmi le vocabulaire plein de goût retenons le « concierge » du château de Blois – on dirait aujourd'hui « conservateur » – qui se révèle être un « grand bredouillon » sorti de Rabelais, qui importune le visiteur avec le récit de l'assassinat du duc de Guise, événement répété de génération en génération jusqu'aux guides actuels qui ne manquent pas de ressasser le fait divers passé dans la grande histoire. Au titre du vocabulaire, notons le « hâvre » employé pour « port », le verbe « annuiter » pour « passer la nuit », l'exquis moyen de « se redresser par les étoiles », les ormes de Bordeaux « étrognonnés », les « hardes » pour « vêtements » et cette sonore « clinquaille ». Voici enfin, à travers quelques notes, l'apparition du paysage, fait notable pour une époque davantage tournée vers la société que vers la nature, même travaillée par l'homme, où la relation de voyage se borne souvent aux étapes citadines sans que l'espace intermédiaire n'acquière de réalité. A contrario, voici que Perrault se livre à un récapitulatif ethnographique sur le Poitou : manières de labourer, couverture des maisons, qualité du pain et son goût, production du sel, rien n'est indifférent. Ainsi se dessine, à travers le déplacement, de halte en halte, à travers les usages décrits, les richesses artistiques rencontrées, les attitudes religieuses et ses implications politiques, toute une perception géographique et historique du pays dans ses ruptures mais aussi dans des continuités toujours vivantes : à quelques centaines de mètres de l'autoroute Paris-Bordeaux, une fée maléfique est sans doute toujours prête à surgir pour mettre à l'épreuve la claire raison du voyageur !

Ce texte a d'abord été publié en introduction au *Voyage à Bordeaux* de Claude Perrault, éditions L'Insulaire, 2000 (réédition 2010).